
HOMÉLIE II.

JESUS EN APPELANT A SES MIRACLES.

HOMÉLIE SUR LUC VII, 18-30.

Toutes ces choses ayant été rapportées à Jean par ses disciples, il en appela deux qu'il envoya à Jésus pour lui dire : Êtes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre? Ces hommes étant donc venus trouver Jésus, lui dirent : Jean-Baptiste nous a envoyés pour vous demander si vous êtes celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre? A l'heure même Jésus délivra beaucoup de gens de leurs infirmités, de leurs maladies et des malins esprits : il rendit aussi la vue à plusieurs aveugles. Ensuite pour réponse il dit aux disciples de Jean : Allez, rapportez à Jean ce que vous avez vu et ce que vous avez ouï ; les aveugles recouvrent la vue ; les boiteux marchent ; les lépreux sont rendus nets ; les sourds entendent ; les morts ressuscitent ; l'Évangile est annoncé
aux

aux pauvres. Heureux celui à qui je ne serai pas une occasion de chute !

Ceux qui étoient venus de la part de Jean s'en étant retournés, Jésus se mit à parler de Jean au peuple et leur dit : Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau agité du vent ? Mais encore qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu magnifiquement ? Vous savez que ceux qui portent des habits magnifiques et qui vivent dans les délices sont dans les palais des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, un prophète et même plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il a été écrit : J'envoie devant vous mon messager qui vous préparera le chemin. Et je vous déclare qu'entre tous les hommes il n'y a point de plus grand prophète que Jean-Baptiste ; néanmoins le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. Tout le peuple qui l'a entendu, et même les publicains ont rendu gloire à Dieu, ayant reçu le baptême de Jean. Mais les pharisiens et les docteurs de la loi, ne s'étant point fait baptiser par Jean, ont rejeté le dessein de Dieu à leur égard.

MES FRÈRES, Dans nos discours ordinaires votre attention est souvent réveillée par la nouveauté

du sujet , par ce qu'il offre de particulier ou de touchant. Aujourd'hui nous ne venons pas émouvoir votre sensibilité, mais vous parler le froid langage de la raison. Nous ne venons pas vous offrir des objets nouveaux, mais vous redire ce qu'il y a de plus connu dans la Religion, ce que vous avez ouï répéter cent fois, ce qui a retenti à vos oreilles dès votre enfance, dès qu'on vous a parlé de l'Évangile. Nous venons vous présenter Jésus se rendant témoignage, en appelant à la grande preuve de sa mission divine; car entre les divers tableaux que nous offre notre texte voilà celui qui doit faire le principal objet de nos réflexions.

Cette matière a peu d'attraits sans doute pour ces hommes Chrétiens de nom, qui ne viennent chercher dans nos temples que ce qu'ils pourroient trouver dans les leçons de la sagesse humaine; mais à vous qui croyez, Disciples du Christ qui, j'aime à le penser, faites ici le grand nombre, je puis dire avec confiance : nous allons vous entretenir du plus solide fondement de votre foi. Tous les grands objets de la Religion, la perspective de l'immortalité, l'espoir de retrouver dans le sein du Très-Haut ceux dont la mort nous a séparés, la pensée d'un Dieu qui pardonne et d'une éternelle félicité, tout ce qui nous distingue des infortunés qui ne pensent qu'à la

terre et pour lesquels il n'est point d'avenir, la Religion tout entière repose sur cette base. Après une telle considération j'entre en matière sans crainte; mais en priant l'Esprit de lumière d'accompagner de sa grâce cette méditation.

Commençons par jeter un coup-d'œil rapide sur l'ensemble de notre texte et vous donner les explications nécessaires.

Jean-Baptiste envoie à Jésus deux de ses disciples chargés de lui dire : *Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre?* Quel est le but de cette question, M. F.? Le précurseur étoit-il donc incertain si celui dont il avoit annoncé la venue étoit réellement le Messie? Se voyant en apparence oublié du Sauveur qui déployoit pour d'autres son pouvoir miraculeux, chanceloit-il dans l'épreuve? Son âme s'ouvroit-elle au doute dans l'obscurité de sa prison? — Cette idée se présente naturellement à l'ouïe des paroles de notre texte, et je sais qu'elle a été adoptée par divers commentateurs; mais, soit par sentiment soit par réflexion, je ne puis me résoudre à l'admettre. Je ne puis me persuader que Jean, le premier d'entre les prophètes, ce même Jean qui durant son ministère s'étoit distingué éminemment par sa fermeté, par son courage, et qui, depuis sa captivité

même, en imposoit à son persécuteur par la dignité, la constance de sa vertu, je ne puis me persuader qu'il fût livré à l'incertitude et à l'abattement, comme un homme ordinaire. Je ne puis me figurer qu'un serviteur de Christ, enrichi d'une abondante mesure de l'Esprit Saint, auquel dans ce moment même le Messie rend un si beau témoignage, qui avoit si bien connu la nature de son règne, et pour attributs de son empire l'avoit représenté, *tenant son van à la main, nettoyant son aire, baptisant d'Esprit et de feu* (1); un serviteur de Christ qui, pour lui demeurer fidèle, n'avoit pas craint de s'exposer lui-même à un baptême de sang; non, je ne saurois penser qu'il fût ébranlé par une épreuve à laquelle il avoit dû s'attendre, et qui fut après tout, le sort des prophètes ses prédécesseurs. Je suis bien plus disposé à penser, et c'est aussi l'opinion de notre illustre réformateur, que dans cette occasion la conduite de Jean, d'accord avec son caractère, fut dictée par le sentiment qu'exprimoient ces belles paroles : *Pour lui il faut qu'il croisse; mais pour moi, il faut que je diminue! L'ami de l'époux est ravi d'entendre la voix de l'époux; et voilà ce qui rend ma joie parfaite!* Emus

(1) Luc III, 16. 17.

(2) Jean III, 29. 30.

de jalousie pour leur Maître, ses disciples venoient de lui raconter la résurrection du fils de la veuve de Naïm et d'autres miracles opérés par Jésus-Christ. Voyant l'inutilité de ses discours pour arracher de leur cœur ce levain funeste, il en choisit le meilleur moyen; il les adresse au Messie lui-même; il veut qu'ils voient et qu'ils entendent celui qui fait des œuvres si merveilleuses et qui *parle comme jamais homme n'a parlé* (1); il espère qu'ils ne résisteront pas à l'influence puissante qu'il exerce sur tout ce qui l'approche.

Et ils dirent à Jésus : *Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre?* Ces paroles sont remarquables, M. F.; elles prouvent non-seulement l'existence des prophéties, l'accomplissement des temps marqués, l'attente d'Israël; mais encore elles montrent combien cette attente étoit générale et populaire. Il suffisoit de l'indiquer: *Êtes-vous celui qui doit venir?* Sans qu'il fût besoin de s'expliquer mieux. C'est là un de ces traits qu'on n'invente point, et qui portent l'empreinte de la vérité.

Mais que répondra Jésus? Il fait devant leurs yeux plusieurs miracles, puis il en appelle au témoignage de leurs sens : *Allez, rapportez à*

(1) Jean VII, 46.

Jean ce que vous avez vu et ce que vous avez ouï. Que cette réponse est belle et frappante! Qu'elle a de grandeur et de majesté! Les aveugles recouvrent la vue; les boiteux marchent; les lépreux sont rendus nets; les sourds entendent; les morts ressuscitent; l'Évangile est annoncé aux pauvres. C'est ainsi sans doute, c'est en faisant briller à la fois la puissance et la bonté divine; c'est par des merveilles et des bienfaits que le Fils du Très-Haut, le désiré des nations, devoit s'annoncer à la terre.

L'Évangile est prêché aux pauvres! Évangile, beau mot dont le sens est bonne nouvelle! bonne nouvelle pour les enfans d'Adam! bonne nouvelle pour les infortunés! Jésus venoit guérir tous les maux de l'humanité, essuyer toutes les larmes, verser du baume sur toutes les plaies. Bien différent des philosophes païens qui tenoient la vérité captive (1), ou ne la communiquoient qu'à un petit nombre de disciples, Jésus, sans acception de personnes, s'adressoit à toutes les classes, à tous les individus. Il venoit surtout relever et consoler cette classe nombreuse, rebut de la société, vouée en divers lieux à l'esclavage, à l'oppression. Mais comment? Et que devoit-il changer dans leur sort? Rien à l'extérieur, tout

(1) Rom. I, 18.

à l'intérieur. Il ne venoit point leur inspirer la dangereuse ambition de se porter à ces rangs supérieurs que leur interdit la nature des choses, les armer contre le riche, les exciter à ravir les biens dont ils sont privés. Il venoit leur dispenser des richesses plus réelles, plus précieuses. Il venoit honorer, ennoblir l'indigence, en revêtant lui-même ses humbles livrées, relever ainsi le cœur du pauvre, attendrir celui du riche, les rapprocher, les unir sans les confondre, et par une influence toute divine, adoucir les aspérités de l'édifice social sans l'ébranler, et même en l'affermissant, en le rendant plus sacré.

L'Évangile est prêché aux pauvres! Peut-être aussi Jésus veut-il désigner par ces mots ceux qu'il appelle ailleurs *les pauvres en esprit* (1). Ceux qui s'humilient dans le sentiment de leur misère et du besoin qu'ils ont de grâce et de pardon; ceux qui loin de dire: *Je suis riche; il ne me manque rien*, reconnoissent et avouent qu'ils sont *pauvres, aveugles et nus* (2). Peut-être veut-il faire entendre que libre de passions et de préjugés, renonçant à toute confiance en *leur propre justice*, le cœur de ces heureux pauvres s'ouvreroit mieux à sa parole.

(1) Matt. V, 3.

(2) Apoc. III, 16.

Observons encore comment les expressions dont il se sert rappellent l'accomplissement des oracles, et font reconnoître en lui le grand caractère du Libérateur sous lequel l'avoient désigné les prophètes. C'est une allusion frappante à ce beau passage d'Ésaïe : *L'Esprit du Seigneur m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer la liberté aux captifs et le recouvrement de la vue aux aveugles* (1).

Après avoir exposé avec complaisance la noble tâche qu'il doit remplir, Jésus est attristé par une autre perspective. Il porte sa pensée sur les obstacles que lui opposeront la chair et le sang : *Heureux, s'écrie-t-il, celui à qui je ne serai point une occasion de chute!* Suivant l'explication que nous avons adoptée, le reproche que semblent renfermer ces paroles ne peut convenir à Jean, mais il s'appliquoit d'une façon bien particulière à ses disciples : il dut retentir au fond de leur cœur, leur montrer que Jésus en pénétrait tous les mouvemens et faire sur eux une profonde impression.

Dès qu'ils furent partis, le Messie s'adresse au peuple, et comme s'il eût craint que la fidélité

(1) Es. XLI et XLII.

de Jean ne parût suspecte, ou que l'inconstance naturelle à l'homme qui brise souvent l'idole après l'avoir encensée, ne lui fit rabaisser un prophète dont l'éclat sembloit s'obscurcir, il se plaît à le relever. Il leur rappelle ces jours de sa renommée où ils se pressoient en foule sur ses pas. *Qu'êtes-vous allés voir au désert ? leur-dit-il, Un roseau agité par le vent ? Un de ces docteurs timides, un de ces lâches orateurs, jouet des passions du peuple auquel ils veulent plaire ? Mais encore qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu magnifiquement ? Un grand de la terre décoré d'une pompe frivole ? Non ; c'est un Serviteur de Dieu connu par sa fermeté, par sa courageuse franchise, par ces vertus mâles, ces mœurs sévères qui captivent le suffrage de la multitude en le dédaignant. C'est un prophète et plus qu'un prophète. Néanmoins, ajoute le Sauveur, le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui.* Ce n'est là qu'un seul trait, qu'un mot dit en passant ; mais quel jour sublime il jette sur les destinées du Chrétien ! Quelle idée magnifique il nous donne de cette progression de vertus et de lumières qui sera le partage des élus ! *Le peuple, dit enfin Jésus, et même les publicains, ceux qui avoient le sentiment de leurs besoins et de leur misère, ont rendu gloire à Dieu, mais*

les pharisiens et les docteurs de la loi, ne s'étant point fait baptiser, en signe de repentance, ont rejeté le dessein de Dieu à leur égard. Oui, ils l'ont rejeté. Ces mêmes hommes qui n'ont pas écouté celui qui venoit préparer les voies du Messie, n'écouteront pas le Messie lui-même : après avoir maltraité les serviteurs ils tueront l'héritier, suivant l'expression de la parabole. Ainsi l'orgueil qui fit tomber l'homme sera le principal obstacle à son relèvement.

Ce contraste si frappant entre les pécheurs pénitens et les prétendus justes; ce que Jésus dit plus haut sur ceux qui seront admis au royaume de Dieu; la belle opposition qu'il fait de la grandeur mondaine et de la grandeur réelle, tout cela nous fourniroit sans doute des réflexions utiles et intéressantes, mais qui nous détourneraient trop de notre objet principal; je me hâte d'y revenir.

Interrogé sur sa mission, vous l'avez-vu, M. C. F., Jésus en appelle à ses miracles et à ses miracles seulement. Est-ce donc l'unique preuve qu'il veuille nous en donner? Non sans doute. Les preuves de la Religion forment un fonds inépuisable. Elle en a pour tous les caractères, pour tous les esprits. Elle en a de sentiment pour les cœurs tendres, de sublimité pour les âmes

élevées et les imaginations ardentes, de raisonnement et de critique pour les hommes qui se plaisent à l'examen, de faits enfin et d'autorité pour ceux qui aiment moins à discuter. Mais entre toutes ces preuves, celle des miracles étoit la plus évidemment nécessaire ; non-seulement pour ces premiers jours où les autres preuves ne pouvoient avoir encore toute leur force et leur développement, mais pour tous les âges de l'Église. Jésus la choisit de préférence parce qu'elle est 1.^o la plus conforme à la nature de l'homme et à sa manière de penser ; 2.^o la plus frappante et la plus populaire ; 3.^o celle qui complète toutes les autres, et qui seule peut triompher de tous les obstacles.

1.^o Je dis d'abord la plus conforme à la nature de l'homme. Peut-être serez-vous surpris, M. F., de cette assertion. Je sais que de nos jours on a cherché, on n'a que trop réussi à donner à l'esprit humain une autre direction, et nous reviendrons à cette idée dans la suite de ce discours ; mais il n'en est pas moins vrai que l'instinct, le premier instinct de l'homme est d'attendre des miracles en preuve d'une révélation divine.

Choisissez un homme simple et sans préjugés. Demandez-lui à quoi il reconnoitra l'Envoyé du ciel ; il vous répondra : C'est à des œuvres extraordinaires, à un pouvoir miraculeux. Si vous

aviez à instruire un sauvage dans la foi des Chrétiens, quel appui donneriez-vous à vos leçons? Le récit des miracles opérés par les prédicateurs de l'Évangile. J'en atteste les annales du monde : c'est une opinion naturelle à l'homme et gravée dans son cœur par le Dieu qui le forma, que pour se présenter de la part de ce Dieu, il faut être revêtu d'un pouvoir surnaturel. Les preuves de raisonnement peuvent suffire entre des égaux, mais seules elles ne sembleroient pas dignes du Souverain. On sent que le Maître du monde doit s'annoncer avec autorité et prévenir toute contradiction. Ses révélations sont des lois, on s'attend à les voir marquées du sceau de sa puissance. Ainsi nous croyons apercevoir la Majesté divine respirer sur le front du Sauveur, lorsqu'après divers prodiges opérés en présence des disciples il ajoute pour toute réponse : *Allez et dites à Jean ce que vous avez vu et ce que vous avez ouï.*

Tous les législateurs qui, pour rendre leurs lois plus sacrées, leur donnèrent une origine céleste, cherchèrent à les étayer par des prodiges. Tous ceux qui ont prétendu parler au nom de la Divinité ont eu recours à la même ressource. Et ces miracles imposteurs opérés dans les temples impurs des Païens annonçoient déjà que le Christ et ses Apôtres devoient en faire un jour de véritables.

Rien de plus juste et de mieux fondé que le vœu de l'homme à cet égard. La preuve des miracles est en effet la plus frappante et la plus populaire : c'est ma seconde réflexion.

2.^o Il est peu d'hommes assez épris des charmes du beau moral pour s'attacher à Jésus par la seule admiration de sa doctrine. Il est peu de cœurs assez tendres pour être conduits par la sensibilité seule à une Religion d'amour. Il est peu de personnes qui aient le loisir ou la faculté de se décider en faveur de l'Évangile d'après un examen approfondi. Il est peu de sages capables d'arriver à la foi par une suite de raisonnemens, une chaîne de conséquences. Il est moins encore peut-être d'esprits doués de cette droiture de sens, de cet instinct du vrai qui est la base de la logique, sans lequel elle n'est qu'une trompeuse apparence, un vain échafaudage. Mais pour être frappé, pour être ému en voyant un paralytique dont le corps insensible se meut à la voix du Seigneur; un aveugle dont les yeux s'ouvrent dès qu'il les touche; un cadavre enveloppé depuis quatre jours des linceuls de la mort, exhalant son odeur fétide, et qui se lève pour obéir au Fils de Dieu; il n'est pas besoin de savantes recherches, d'une exquise sensibilité, d'une justesse d'esprit peu commune, il ne faut que des yeux; il ne faut que des sens. Un miracle, un

miracle tel que ceux du Sauveur, une œuvre à la fois de bonté et de puissance, parle à tous les hommes et à l'homme tout entier. Le Grec et le Juif, le berger et le mage, le savant et l'homme simple en sont également frappés. *Je suis plus touché d'une démonstration que de cinquante miracles*, disoit un incrédule. Il oublioit que les faits sont aussi une démonstration et la plus puissante de toutes. Et qu'il connoissoit peu les hommes lorsqu'il leur supposoit le même sentiment ! La résurrection du Sauveur prêchée par Pierre convertit trois mille hommes en un seul jour : la guérison d'un boiteux en convertit cinq mille peu après. Qu'on en montre dix, depuis la naissance du Christianisme qu'une démonstration ait convertis.

Je sais qu'il ne faut point séparer et encore moins opposer l'une à l'autre les diverses preuves de la Religion. L'accomplissement des prophéties, la sublimité de la doctrine évangélique, le caractère divin de son auteur et son pouvoir éclatant se prêtent un mutuel appui. Je sais même que Jésus se plaisoit d'ordinaire à faire précéder par ses discours ses œuvres miraculeuses. Je sais qu'il en demanda plus d'une fois le secret et ne déploya sans voile l'éclat de son pouvoir qu'à la fin de son ministère. Je sais encore qu'il vouloit trouver la foi, c'est-à-dire, une disposition

à croire chez ceux qui en étoient les témoins ou les objets, et qu'on le vit se refuser à des demandes indiscrètes, inspirées par la seule curiosité. Je sais tout cela, mais c'est précisément à cause de cet éclat, de cette évidence, principal caractère des miracles, qu'il en usoit ainsi. C'est une suite naturelle du système de Dieu et des desseins du Rédempteur envers l'homme. Dieu le doua de la liberté : cette liberté doit s'exercer jusque dans sa foi pour qu'elle ne soit pas sans mérite. Jésus n'est pas descendu du ciel seulement pour l'étonner, le convaincre, soumettre sa raison, mais pour toucher et changer son cœur. Il falloit donc que ce cœur eût déjà reçu l'impression de sa doctrine et de ses vertus, qu'il se fût déjà ouvert à la parole par le sentiment des preuves morales pour obtenir la grâce d'une persuasion plus sensible. C'est précisément à cause de leur éclat et de leur évidence que Jésus ne prostitue pas ses œuvres divines aux yeux de ses ennemis. Il ne vouloit pas les forcer à croire, ou les rendre plus coupables s'ils ne croyoient pas. Il ne vouloit pas obliger à le suivre malgré eux des hommes dont le cœur s'éloignoit de lui, les exposer à l'affreuse tentation de résister à l'évidence, ou d'attribuer à l'enfer les œuvres du Ciel, comme il est arrivé plus d'une fois.

3.° La preuve des miracles est enfin celle qui couronne toutes les autres, et qui seule pouvoit triompher des obstacles qui s'opposoient à l'Évangile.

Les autres preuves, quelle que soit leur puissance; n'agissent pas toujours assez fortement sur ceux même qui en sont touchés. C'est une hypothèse; un système de préférence: c'est un choix que fait l'esprit ou le cœur. Elles n'ont qu'un certain degré d'évidence qui ne peut forcer à l'acquiescement et commander la persuasion. Mais ce pouvoir divin qui brilla chez le Fils de Dieu, laissé comme en héritage à ses apôtres, communiqué par ceux-ci à leurs premiers disciples; cette suite de prodiges, *cette démonstration de force et de puissance*, comme l'appelle énergiquement St. Paul (1), voilà ce qui fait sortir du cœur de l'homme ce cri de l'adoration: *Mon Seigneur et mon Dieu* (2)! Voilà ce qui le soumet et le fait tomber aux pieds de Jésus.

Pour sentir toute la force de cette réflexion, considérez un instant quelle étoit la situation des prédicateurs de l'Évangile et la tâche qu'ils avoient à remplir. Ils ne venoient pas, comme

nos

(1) 1 Cor. II, 14.

(2) Jean XX, 28.

nos docteurs modernes, établir à leur aise un système de morale composé de maximes consacrées déjà par l'opinion, ou substituer à des lois réprimantes des leçons commodes et flatteuses pour les passions. Ils venoient attaquer, détruire chez le Juif des espérances consolantes et chéries, les préjugés de l'orgueil national. Ils venoient détrôner chez le Païen une Religion reine du monde connu, soutenue par l'autorité des Césars, par l'artifice des Prêtres qui formoient une corporation puissante et redoutable; soutenue surtout par la corruption du cœur de l'homme dont elle favorisoit les penchans. Or je vous le demande; j'en appelle à votre bonne foi. Pensez-vous que par la seule voie du raisonnement ils eussent pu remplir une telle mission? Pensez-vous qu'ils eussent changé la croyance d'une seule ville, d'un seul bourg?

Ajoutons qu'indépendamment de ces premières difficultés, le Messie venoit imposer à l'homme de plus grands sacrifices. Il en demandoit à l'esprit en lui annonçant des mystères, et surtout en prêchant cette doctrine de la croix qui étoit *scandale aux Juifs et folie aux Grecs* (1); en se présentant comme le Fils de Dieu, descendu du ciel pour porter à notre place la peine

(1) 1 Cor. I, 23.

du péché, pour être le Répondant et le Sauveur de la race humaine déchue et soumise à la condamnation. Or quelque juste et raisonnable que soit chez l'homme le sacrifice de l'orgueil de l'esprit, ce n'est pas à l'un de ses semblables, sujet comme lui à l'erreur, à l'illusion; c'est à Dieu seul qu'il peut l'accorder. Vous m'annoncez *des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, qui n'étoient jamais venues dans l'esprit de l'homme* (1); montrez-moi vos titres pour m'obliger à croire, montrez-moi le sceau de Dieu. Aussi peut-on remarquer que dans l'Évangile chaque dogme se lie avec un fait merveilleux qui lui sert d'appui et le rend plus sensible.

Un autre sacrifice non moins douloureux que demandoit Jésus, c'étoit celui des passions, des habitudes les plus chéries, les plus invétérées, celui de la chair et du sang. Il falloit crucifier ce *vieil homme*, emblème énergique de notre corruption. Il falloit *se revêtir du nouvel homme créé à l'image de Dieu dans une justice et une sainteté véritables* (1). Il falloit affronter tout ce que redoute la nature, tout ce dont elle frémit. Ces hommes qui se pressoient pour entendre ses discours et dont nous envions quelquefois la féli-

(1) 1 Cor. II, 9.

(2) Ephés. IV, 24.

cité, devoient répandre leur sang pour lui; et devenus insensibles à leur propres douleurs, abandonner leurs corps aux tortures. Ah! sans doute, des preuves métaphysiques, des raisonnemens abstraits n'auroient pas suffi pour soutenir leur constance et les faire sourire sur les bûchers. Il falloit, il falloit nécessairement qu'ils eussent de la Religion une conviction intime, une persuasion vive, profonde, sensible, de même nature que leurs souffrances. Il falloit que leur foi, fondée sur les miracles dont ils avoient été les témoins, devint *la représentation* des choses qu'ils espéroient, la démonstration de celles qu'ils ne voyoient pas (1).

Réunissez maintenant, Chrétiens, ces considérations diverses, et vous conviendrez, je m'assure, que les miracles étoient nécessaires pour sanctionner l'Évangile, et qu'il étoit de la sagesse de notre Maître d'en appeler à eux. Il me semble que ce que j'ai dit sur ce sujet doit suffire à un esprit droit; mais si quelqu'un désiroit plus d'éclaircissemens ou des observations plus profondes, il est des ouvrages qu'on peut lire avec fruit et que vos pasteurs se plairont à vous indiquer. Hélas! des lectures de ce genre ne sont que trop de saison: il n'est que trop nécessaire de réveiller

(1) Hébr. XI, 1.

parmi nous et l'intégrité de la foi et l'esprit du Christianisme. C'est l'affligeante idée que je dois vous présenter en terminant ce discours.

Heureux celui, disoit Jésus aux disciples de Jean, *heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute !* Se pourroit-il donc, Grand Dieu, que ton Fils donné au monde *pour que le monde soit sauvé par lui* ; se pourroit-il que Jésus descendu sur la terre pour relever l'homme tombé devint pour lui un sujet de chute ? Hélas ! il est trop vrai ; le triste présage que renfermoient ces paroles s'est accompli dans tous les temps malgré le triomphe de l'Église ; il s'accomplit encore de nos jours. La croix du Sauveur, son sacrifice, ses mystères, ses préceptes, toutes les parties de l'Évangile ont servi de point d'attaque à ceux qui refusoient de croire. Ses miracles eux-mêmes auxquels il en appeloit avec tant de noblesse sont devenus un écueil pour la foi de plusieurs. Dans les premiers âges de l'Église ses ennemis n'auroient osé les révoquer en doute ; l'évidence, la notoriété publique, les eût confondus. Au dix-septième siècle, le plus fameux des sceptiques, Bayle avouoit que *sans un front d'airain on ne peut nier les miracles de l'Évangile*. De nos jours, ne pouvant infirmer le témoignage sur lequel ils reposent, on

s'est frayé une route plus commode et plus hardie; on a soutenu qu'ils ne pouvoient exister. Oubliant que ce sont là des faits qui doivent s'établir, comme tous ceux de l'histoire, par le genre de preuves qui leur appartient; oubliant que la métaphysique doit se taire devant l'évidence, on a transporté ces événemens merveilleux, les mieux attestés de tous, dans les régions de l'analyse; on a discuté sur leur possibilité avec autant de liberté, d'aisance, que si l'événement n'eût pas tranché la question. De présomptueux docteurs; en même temps qu'ils enfantoient les plus absurdes, les plus monstrueux systèmes; en même temps qu'ils exigeoient de leurs disciples la plus imbécille crédulité, ont osé tracer des limites au Tout-Puissant, l'enfermer dans un cercle dont il ne devoit point sortir, et lui défendre d'interrompre ses propres lois.

Cet orgueil de soumettre à la raison ce qui la surpasse, cette vaine prétention de tout comprendre chez un être qui vit et meurt entouré de prodiges; chez un être qui ne peut se comprendre lui-même, qui ne peut comprendre comment sa main obéit à sa volonté, comment les tableaux offerts à ses yeux, les sons qui frappent ses oreilles sont transmis à son âme; chez un être enfin qui ne peut bien concevoir qu'une seule chose, les bornes étroites de son

intelligence, cette vaine prétention est devenue le caractère dominant de notre siècle. On n'examine plus ; on ne pèse plus les preuves , mais au seul nom de miracle, de mystère, on sourit avec dédain.

O Newton, Leibnitz, Des Cartes, Addison, Pascal, Locke, Haller, et vous, Bonnet, que nous nous honorâmes de compter parmi nos concitoyens ! Esprits sublimes qui jugeâtes *raisonnable* de croire, si du séjour du repos vos regards se portent sur nous, à combien plus juste titre vous pourriez sourire de pitié en nous voyant dédaigner ce qui fut l'objet de vos respects et de votre foi, ce que vous faites gloire de professer et de défendre !

Oh ! M. F., dans quelles inconséquences, dans quel dédale de contradictions cet orgueil de la raison peut nous conduire ! La sensibilité du cœur, le sentiment même de la beauté morale rend ce combat plus pénible et ne peut le terminer. Combien de détours, de faussetés dans un esprit naturellement droit ! Combien d'absurdités dans le plus beau génie ! N'a-t-on pas vu l'un des hommes les plus célèbres du siècle passé, celui qui a parlé avec le plus d'âme et d'élévation de Jésus et de sa doctrine, celui qui étoit même convenu que les faits de Socrate dont personne ne doute, n'étoient pas aussi-bien prouvés que

ceux de l'Évangile, et qu'il faudroit enfermer comme un insensé celui qui refuseroit à Dieu le pouvoir de faire des miracles; ne l'a-t-on pas vu entasser contre eux les plus misérables chiocanes? N'a-t-il pas été jusqu'à dire, comme s'il n'avoit pas lu nos Écritures, comme si les paroles de mon texte n'avoient jamais frappé ses regards, que notre divin Maître n'avoit point allégué ses miracles comme une preuve de sa mission?

Cette situation d'incertitude et de perplexité n'est malheureusement que trop commune. Combien de personnes séduites par les sophismes de l'incrédulité, par des livres dangereux ou seulement par l'esprit général du siècle, sans rejeter la révélation en faveur de laquelle leur cœur réclame, éprouvent je ne sais quelle répugnance à admettre les miracles, les mystères, tout ce qui sort de l'ordre accoutumé, tout ce qui s'élève au-dessus de la raison! Qu'il est triste de voir des hommes dont les mœurs sont pures, l'âme honnête, dont le cœur seroit fait pour la loi de Jésus; des hommes précieux à l'Église, à la société, tomber dans cette inconséquence! Ils reconnoissent, disent-ils, l'autorité de l'Évangile, et ils veulent choisir entre les objets de la foi! Ils se bornent à recevoir ce que leur intelligence peut saisir, ce qui s'accorde avec leur lumière naturelle; c'est-à-dire, que loin de venir au secours de la raison

dans son infirmité, la foi chez eux n'a de crédit qu'autant que la raison veut bien lui en laisser!

S'il étoit quelqu'un dans cette assemblée qui se reconnût à ces traits, « Mon cher frère, » lui dirois-je, « soyez donc d'accord avec vous-même. » Dites que ce livre auguste vient de Dieu, ou » dites qu'il vient de l'homme. S'il vient de l'homme, également suspect dans toutes ses parties, » il n'a plus rien qui mérite votre confiance et » vos respects. S'il est de Dieu, tout ce qu'il » renferme doit vous être également sacré; sans » cela vous vous dérobez à vous-même les douceurs de la persuasion, de la consolation, de » l'espérance. N'en doutez pas : au moment où » vous rejetez, où vous révoquez en doute le » passage le plus indifférent de l'Écriture, ses » déclarations les plus ravissantes s'affoiblissent » du même coup : vous dépouillez de toute leur » force, de toute leur puissance celles qui nous » assurent de l'immortalité, du bonheur à venir, » des soins paternels d'une Providence : vous ne » pouvez effacer une ligne, une seule ligne de » ce livre sacré sans anéantir son efficace, sans » lui ôter tout son pouvoir pour vous rendre » heureux. Vous nous dites que cette foi vague » et incertaine vous suffit. Ah ! si vous en connoissiez une autre ; si vous connoissiez la persuasion du Chrétien, votre foi prétendue vous

» sembleroit un supplice. Eh quoi ! mon cher
» frère, vous suffit-elle en effet ? Je veux le
» croire pour les jours de calme où elle n'exige
» rien de vous, où vous n'avez pas besoin d'elle ;
» mais vous suffiroit-elle pour résister à une
» tentation violente, pour soutenir un malheur
» accablant , pour souffrir avec l'Église si vous
» y étiez appelé ? Elle vous suffit ! Votre cœur
» n'en a-t-il jamais désiré une autre en secret ?
» N'avez-vous jamais éprouvé son insuffisance ?
» Ne vous est-il jamais arrivé de soupirer en
» songeant à l'immortalité, d'éprouver alors un
» doute pénible ? En suivant le convoi funèbre
» d'un ami, en contemplant des scènes de dou-
» leur, de tristesse qui vous rappeloient le néant
» de la vie , n'avez-vous jamais éprouvé, je ne
» sais quel sentiment qui oppressoit tout-à-coup
» votre âme et se répandoit dans votre imagina-
» tion, comme une noire vapeur ? Ah ! si j'avois
» été assez heureux pour faire sur vous quelque
» impression ; si j'avois pu dissiper vos préven-
» tions, vos préjugés à l'égard de ces faits mer-
» veilleux contre lesquels surtout votre esprit
» vient se heurter, c'en seroit assez : oui, vous
» les croiriez dès que vous n'auriez plus de ré-
» pugnance à les croire ; rapprochant de leur
» convenance morale qui a dû les faire entrer
» dans les desseins du Très-Haut, ces nombreux,

» ces irrécusables témoignages, ces preuves que
 » la plus insidieuse malveillance ne sauroit infir-
 » mer, vous seriez frappé d'une lumière nouvelle,
 » de cette lumière qui vient des cieux; vous sen-
 » tiriez résulter en vous de cet ensemble la con-
 » viction, la persuasion; vous sentiriez qu'il faut
 » croire aux miracles ou renoncer à rien croire
 » sur les âges passés. »

Mais combien d'autres membres de l'Église encore trouvent en Jésus *une occasion de chute* ! Et ceux qui, en adoptant le système évangélique ne veulent pas en revêtir l'esprit; ces Phariséens de nos jours qui rejettent *le baptême de la repentance*, et ne connoissent point cette vertu chrétienne si sublime dans son humilité, cette vertu toute composée de foi, de repentir et d'amour! — Ce mot de Phariséens vous étonne, M. F., cependant, hélas! ce même orgueil pharisaique, ce même penchant à se reposer sur sa propre justice fait l'essence de la sagesse moderne : il n'a que trop infecté l'Église. On ne le trouve pas seulement chez celui qui observe la loi en apparence, mais chez ceux même dont la vie est la plus irrégulière. Il n'est pas un Ministre de Jésus-Christ peut-être appelé à reprendre le pécheur, qui n'ait vu errer sur ses lèvres ces présomptueuses paroles : *Je connois ma religion, mes devoirs; je n'ai rien à me reprocher.* Le

sentiment du recours à la miséricorde céleste, du besoin que l'homme a d'un Sauveur ne se trouve plus que chez le fidèle. Lui seul connoît l'attrait, la nécessité de ce dogme consolateur.

Et ceux qui, en recevant les dogmes, choisissent entre les préceptes, disputent sur ceux qui ne s'accordent pas avec leurs inclinations, leurs intérêts, trouvent-toujours des prétextes pour en éluder l'application et des excuses pour se justifier de les avoir enfreints!

Et ces lâches disciples qui rongissent de la foi qu'ils professent, qu'une plaisanterie déconcerte, qu'un ridicule effraie, à qui peuvent s'appliquer ces paroles de notre Maître : *Quiconque aura honte de moi parmi cette race adultère et corrompue, le Fils de l'homme aura honte de lui lorsqu'il viendra accompagné des saints Anges et dans la gloire de son Père (1)*!

Et ces Chrétiens légers qui disent : *Seigneur, Seigneur!* et ne vont pas où sa voix les appelle; qui agissent sans réflexion, au gré de leurs penchans, des usages et des maximes du monde; qui, emportés par le torrent des passions humaines, se trouvent, sans le savoir peut-être, en opposition avec Jésus et vivent comme s'il n'étoit pas né!

Grand Dieu, quelle idée me frappe en ce mo-

(1) Marc VIII, 38.

ment ! Si l'on séparoit de cette assemblée tous ceux qui appartiennent à ces classes diverses, combien en resteroit-il de ces heureux Chrétiens pour qui ton Fils n'est pas *une occasion de chute* !

Heureux, disoit le Sauveur, *celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute* ! Oui, sans doute, heureux, mille et mille fois heureux le fidèle qui reçoit sa doctrine et ses lois avec reconnaissance, avec abandon, avec simplicité ; qui ne dispute pas avec lui ; qui s'efforçant de suivre son exemple et de s'unir à lui par la foi, embrasse ainsi l'Évangile tout entier. *Le secret de l'Éternel* est pour lui : ses pensées que la manie des discussions de détail ne rétrécit plus, n'arrête plus dans leur marche, ses pensées s'élèvent, s'agrandissent : il entre dans les vues de Dieu : une parfaite harmonie règne entre son cœur et son entendement, entre ses actions et ses principes, Il trouve de la douceur jusque dans l'aveu des fautes qu'il a commises ; il aime à se sentir accablé des miséricordes de son Dieu ; il se repose avec délices sur le sacrifice de son Rédempteur ; il attend de lui seul le pardon, la sanctification, la vie. C'est pour un tel homme que les espérances de la foi ont tout leur éclat, toute leur puissance. Animé par ces grandes idées, inspiré par une Religion d'amour, soutenu,

fortifié par le Saint-Esprit, il trouve un charme inexprimable dans l'accomplissement des moindres devoirs. Comme Jésus, il est toujours occupé à faire la volonté de son Père qui est aux cieux. Interrogé sur ce qu'il est, il pourroit, comme son Maître, en appeler à ses œuvres : son existence est embellie par les biens les plus vrais, les plus nécessaires à l'homme, la conviction intime d'un esprit sans incertitude sur les objets les plus intéressans, la paix, la joie d'une âme régénérée, les jouissances d'un cœur que font palpiter les plus douces, les plus sublimes affections. C'est d'un tel homme que l'on peut dire *qu'il tressaille d'une joie ineffable et glorieuse* (1). Sur cette mer orageuse, dans cette vallée de larmes il demeure ferme et serein, supérieur à tout ce qui trouble les enfans du siècle. L'impression des objets extérieurs se brise contre une âme que remplissent la foi en un Dieu Sauveur et l'attente de l'éternité. *C'est ce qui vous remplit de joie*, disoit Saint-Pierre aux fidèles animés de ces beaux sentimens; *c'est ce qui vous remplit de joie, quoique maintenant vous soyez attristés pour un peu de temps par diverses épreuves, puisqu'il le faut, afin que l'épreuve de votre foi beaucoup plus précieuse que l'or pé-*

(1) 1 Pier. I, 8.

rissable et que l'on éprouve pourtant par le feu, vous soit un sujet de louange, d'honneur et de gloire lorsque Jésus-Christ parottra, lui que vous aimez sans l'avoir vu, en qui vous croyez quoique vous ne le voyiez pas encore, remportant ainsi le salut de vos âmes pour récompense de votre foi (1).

Puissiez-vous, M. C. F., retrouver en vous les traits de ce tableau. Puissent-ils du moins faire sur vous une vive et profonde impression. O qu'il ne soit pas pour nous *une occasion de chute*, ce Jésus qui est venu *chercher et sauver l'homme perdu* ! Et à qui irions-nous qu'à lui ? Il est *celui qui devoit venir*, et il n'y en a point d'autre. *Il n'y a point de salut par aucun autre, car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés* (2). O Seigneur ! o toi qui as voulu nous rendre les privilèges des enfans de Dieu, Médiateur de la nouvelle alliance ! forme toi-même en nous les dispositions qu'elle exige ! Que nous vivions tous ici-bas dans ton amour. Qu'au grand jour des rétributions nous puissions tous être reconnus pour tes rachetés et admis dans ce royaume éternel dont tu nous as rouvert l'entrée. Amen.

(1) 1 Pier. I, 6-9.

(2) Act. IV, 12.